

invité d'elle-même, il est clair qu'aujourd'hui je ne suis pas importun. D'ailleurs, je crois qu'elle aura du monde.

L'infortuné ne croyait pas si bien dire.

Comme il entrait chez la princesse, vers une heure de l'après-midi, pimpant et tiré à quatre épingles, il vit venir à sa rencontre son ami Platon, dont la physionomie lui sembla particulièrement narquoise.

— Ecoute ! lui dit celui-ci avec un mouvement du coin des lèvres assez inquiétant. Je crois que les grandes joies sont dangereuses. Ma sœur a eu une idée ; je ne sais si tu la trouveras bonne... j'ai peur que non.

— Parle donc ! dit Pierre impatienté. Tu nous tiens dans le courant d'air.

— Eh bien ! mon ami, voici le fait. Ma sœur aime la concorde et voudrait voir la paix régner sur toute la terre avec une corne d'abondance dans chaque main. Ne pouvant réconcilier les empires, — hélas ! parfois irréconciliables...

— En as-tu encore pour longtemps ? interrompit de nouveau le jeune lieutenant.

— Non, j'ai fini... ma sœur contente ses aspirations pacifiques en réconciliant les particuliers. Elle savait que ta cousine Dosia et toi vous vous êtes séparés sur le pied de guerre, elle a entrepris de vous donner la main, et pour ce, elle l'a invitée à assister aux régates.

— Dosia !... Dosia ici ! s'écria Mourief en sautant sur son manteau qu'il avait déposé sur un banc.

— Dans ce salon même. Allons, ne fais pas attendre ma sœur. Elle t'a vu passer sous la fenêtre, et doit s'étonner de notre long entretien.

Et le sage Sourof, riant malgré lui, et malgré lui un peu inquiet, entraînait presque de force son ami Pierre dans le salon vert d'eau.

Dosia était là, en effet, trônant au beau milieu du canapé, dont sa robe occupait le reste. Elle se tenait droite comme un cierge, impassible comme une statue, et grave comme un bébé qui attend sa soupe.

Quatre ou cinq dames, — bien choisies pour la circonstance, parmi celles qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre, — servaient de cadre à ce joli tableau. Sophie s'entendait à arranger les choses : elle s'était promis de s'amuser de la rencontre des deux ex-fiancés, et elle se tenait parole.

— Oh ! princesse, ce n'est pas bien ! murmura le jeune lieutenant en baisant la main de Sophie.

— Bah ! il fallait bien en arriver là un jour ou l'autre, lui répondit celle-ci de l'air le plus détaché.

C'était rigoureusement vrai. Pierre s'inclina respectueusement devant Dosia, qui lui fit une inclination de tête à la fois sèche et cérémonieuse. Platon, adossé au chambranle de la porte, les regardait avec un certain malaise.

Pierre prit bravement son parti, s'assit sur une chaise qui se trouvait près de la jeune fille et entama la conversation.

— Vous vous êtes toujours bien portée, cousine, lui dit-il, depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir ?

— Je vous remercie, mon cousin, répondit-elle. J'ai attrapé un rhume.

Elle toussa deux ou trois petites fois, puis continua de feuilleter un album.

— Et mon excellente tante n'a pas été malade ? reprit Pierre sur le même ton.

— Non, mon cousin, je vous remercie : pas plus qu'à l'ordinaire.

Pierre ne put y tenir. Sa malice naturelle l'étouffait depuis un instant ; le cercle bête et compassé qui les entourait lui inspirait la plus véhémence envie de faire quelque sottise ; il se pencha un peu vers sa cousine et lui glissa doucement :

— On ne vous a pas mise en pénitence pour votre dernière est...
— *padé ?*

— Non, mon cousin ! Et j'ai gardé mon cheval, et mon chien couche sur le pied de mon lit, et j'ai une chambre à coucher pour moi toute seule !...

— Ça ne m'étonne pas, riposta Pierre, si vous avez pris votre chien pour camarade de chambrée...

— Et je fais tout ce que je veux à présent ! conclut-elle avec un regard de colère.

— Ça a toujours été un peu votre habitude, répliqua son cousin sans se troubler. Je suis bien aise d'apprendre que vous avez fait des progrès... Et le piano ?

La princesse, qui les étudiait du coin de l'œil, vit que la querelle allait s'engager et se hâta d'appeler Pierre à son côté, pendant que Platon prenait la place restée vacante. Dosia redevint aussitôt grave et posée ; la rougeur que la colère avait appelée sur ses joues tomba, et son délicieux visage reprit l'expression de malice enfantine et tendre qui la rendait si séduisante.

— Là, monsieur Pierre, dit Sophie, qui ne pouvait s'empêcher de rire, attendez que nous ayons pris une tasse de chocolat. Ne renouvelez pas les hostilités avant la fin de l'armistice. Vous aurez le temps de vous quereller ; la journée est longue.

— Elle est intolérable avec son aplomb, murmura Pierre encore ému.

— C'est vous qui avez commencé.

— Je l'avoue. Mais elle n'aura pas le dernier mot...

— N'oubliez pas qu'elle est mon hôte, monsieur Mourief. Pour l'amour de moi, soyez patient.

— Pour l'amour de vous, princesse, je ferai tout ce que vous voudrez ! dit spontanément Pierre en levant les yeux vers le beau visage qui se penchait vers lui.

— Je vous remercie et je compte sur votre parole.

La princesse s'éloigna, et l'on servit le chocolat, après quoi la société se dirigea vers le lac où les régates devaient avoir lieu.

XII

La flottille de Tsarskoé-Sélo est une chose bien curieuse. Elle a son amiral, — non pas un amiral d'eau douce, s'il vous plaît ! Ce service est d'ordinaire confié à quelque officier de marine, en récompense d'une action d'éclat où il a été blessé assez grièvement pour être exclu du service actif.

La flotte de Tsarskoé-Sélo se compose de tous les modèles d'embarcations légères employées dans l'étendue de l'empire. Tout s'y trouve, depuis la périssoire en acajou, le podoscaphé élégant, depuis la péniche réglementaire, le youyou, la simple barque plate où les mamans ne craignent pas de s'embarquer jusqu'à la barque des Esquimaux, en peau de veau marin, jusqu'à la jonque chinoise, qui s'aventure dans les eaux de l'Amour, jusqu'à l'embarcation kamtchadale, étroite et baroque, jusqu'à la longue pirogue, maintenue en équilibre par des perches transversales. Les modèles originaux, amenés à grands frais des plus lointaines extrémités de l'empire, sont conservés dans une sorte de musée auquel a été assignée pour demeure une espèce de château assez laid, en briques brunes, flanqué de deux pseudo-tours rondes ; mais les copies de ces modèles sont à la disposition des amateurs. On peut, à toute heure du jour, s'embarquer seul sur le navire de son choix, ou se faire promener pendant une heure sur les flots limpides du lac ; tout cela gratis ; libre au promeneur généreux de récompenser le matelot qui lui présente la gaffe et l'amarré, ou qui rame pour lui sous les ardeurs du soleil pendant qu'un dais de toile protège les belles dames ou les élégants officiers.

C'est cette flottille étrange et variée qui devait concourir aux régates. Parmi tant d'embarcations différentes, on avait fini par établir une sorte de classification, tant à la voile qu'à la rame.

Les grands-ducs étaient les premiers à concourir, à la